Document généré le 23 avr. 2024 13:35

24 images

71 Fragments d'une chronologie du hasard de Michael Haneke

Gilles Marsolais

Numéro 73-74, septembre–octobre 1994

URI : https://id.erudit.org/iderudit/23244ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)
1923-5097 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Marsolais, G. (1994). Compte rendu de [*71 Fragments d'une chronologie du hasard* de Michael Haneke]. *24 images*, (73-74), 59–60.

Tous droits réservés © 24 images inc., 1994

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

lisme. Les épreuves ne font pourtant que commencer pour Fugui et Jiazhen...

Vivre! se présente sous la forme d'une chronique divisée en plusieurs chapitres qui illustrent chacun une décennie, de 1940 à 1970. Le regard que pose Zhang Yimou sur l'histoire de la Chine communiste se veut sans illusion bien que dégagé de tout manichéisme. Objet principal de son ressentiment, la Révolution culturelle, décrite — dans une des scènes majeures du film — comme une tragique bouffonnerie kafkaïenne. Abandonnant (déjà, le pseudo-néo-réaliste ***Qiu Ju, une femme chinoise*** échappait à cet écueil) l'esthétisme fortement académique qui était le sien jusqu'alors (et ce travail quasi pompier sur la couleur et le cadre qui dénonçait l'ancien chef op' passé à la réalisation) le film renoue avec la meilleure tradition mélodramatique du cinéma chinois, celle illustrée en son temps par le vieux maître Xie Jin. Ce qui constitue, à nos yeux, une évolution inattendue mais positive. ■

PHILIPPE ELHEM

71 FRAGMENTS D'UNE CHRONOLOGIE DU HASARD

DE MICHAEL HANEKE

Dernier volet d'une trilogie amorcée avec ***Le septième continent*** et ***Benny's Video***, ce film est lui aussi axé sur un acte de violence en apparence gratuit: un étudiant tue sans motif apparent plusieurs personnes qui lui sont totalement étrangères. Loin d'un échafaudage psychologique, il est construit comme un puzzle qui prend forme progressivement à travers l'enchevêtrement de plusieurs trajectoires individuelles ou familiales destinées à se croiser à un moment donné de leur évolution respective, mais sans que des réponses soient fournies aux diverses questions soulevées, si ce n'est que ce geste fou se présente comme la réplique à une simple contrariété. 71 fragments, donc, équivalant à 71 séquences, séparées par de brefs passages au noir, qui conduisent vers un lieu et un instant uniques, un meurtre gratuit, un acte en apparence irrationnel qui, selon Haneke, «pourrait trouver ses origines dans notre façon de vivre» marquée par l'indifférence et la non-communication.

En fin de parcours, la tuerie (prévisible) est traitée comme un simple fait divers (ce

Klaus Händl.

qu'elle est) noyé parmi les évocations de problèmes internationaux certes plus importants qui défilent à la télévision, tout au long du récit, à une vitesse vertigineuse sans que soit donnée au spectateur la possibilité de les assimiler. Une télévision qui, même, ment ouvertement en fournissant des informations tronquées: comme la séquence évoquant la mascarade des navires américains qui rebroussent chemin à Port-au-Prince devant «les manifestations d'hostilité de la population» (alors qu'il ne s'agit en réalité que de l'agitation orchestrée de quelques tontons-macoutes).

Les pièces du puzzle sont nombreuses qui évoquent l'état de «glaciation émotionnelle» auquel est parvenu l'humanité: d'un côté, ces images terribles, obsessionnelles, d'un jeune réfugié albanais contraint de fouiller dans les poubelles pour survivre; de l'autre, cette séquence d'un pongiste à l'entraînement qui exécute les mêmes gestes mécaniques pendant trois minutes devant un distributeur automatique de balles, une séquence qui dure en temps réel le temps qu'il faut, jusqu'à l'hypnose, bousculant le spectateur-zappeur dans ses habitudes de perception, et du coup, le renvoyant à lui-même, à sa conscience. Or, c'est justement cette séquence, et non les autres offrant un «spectacle» infiniment plus terrible, qui est perçue comme intolérable par le spectateur! Haneke renvoie au spectateur sa propre image à travers un jeu formel qui risque de provoquer son refus. ■

GILLES MARSOLAIS

VANISHED DE SHIN SANG OKK

À Cannes, il y eut un curieux effet de miroir entre celui que la presse baptisa de «membre le plus mystérieux du jury» et son dernier film, programmé en séance surprise. La vie du Sud-Coréen Shin Sang Okk est en effet rocambolesque et comporte bien des zones d'ombre. Réalisateur prolifique de films de genre à grand spectacle et puissant producteur à la tête d'un mini-Major dans les années 40-60, sa lutte contre la censure lui vaut d'être interdit de travail et de visa de sortie. Kidnappé (alors qu'il tente de passer à Hong Kong) par les Coréens du Nord, qui rêvent d'en faire leur cinéaste officiel et qui le tiendront cinq ans au secret (on le croira mort, liquidé par la police politique sud-coréenne), il finit par se soumettre au régime communiste, pour lequel il réalise ou produit dix-huit films. Profitant d'un tournage en Europe, il fausse compagnie à ses gardes du corps et obtient l'asile politique des États-Unis, où il vivra trois ans dans la clandestinité, sous la surveillance du FBI, avant de réapparaître à nouveau en 1989 à Hollywood, comme producteur de films de kung-fu.

Compte tenu de ce passé mouvementé, on était légitimement curieux de découvrir son grand retour comme réalisateur, d'autant que ***Vanished*** reconstitue non sans provocation l'enlèvement, en 1979, puis l'exécution du patron des services secrets sud-coréens par ses propres supérieurs, et décrit sans gants les méthodes policières du régime dictatorial de Park Chung-Hee, à la botte de Washington. Mais si le film ne cache rien des chantages, viols, tortures, et assassinats perpétrés par la police secrète du pays ni de l'implication de la CIA dans la politique intérieure du gouvernement, et s'il mêle adroitement scènes jouées et séquences d'actualité fictives reconstituées aux États-Unis, le filmage au coup de poing paraît davantage intéressé par l'action spectaculaire que par une réelle analyse des tenants et aboutissants historiques de la situation. Le style un peu désuet, la réalisation robuste et un certain flottement de l'interprétation achèvent de faire de ***Vanished*** une curiosité plus qu'un brûlot politique, quelque chose comme un film de Costa-Gavras qui aurait été produit par Roger Corman. ■

THIERRY HORGUELIN